



ACCUEIL

La logique comme cohérence de la critique et du langage

Jean-François Lahaeye, septembre 2004

Ce texte a été publié en septembre 2004 par l'ex association Le Graviton Evanescent dans un opuscule intitulé La logique comme cohérence de la critique et du langage.

CopyrightFrance.com

La reproduction des articles, images ou graphiques de ce site, pour usage collectif, y compris dans le cadre des études scolaires et supérieures, est INTERDITE. Seuls sont autorisés les extraits, pour exemple ou illustration, à la seule condition de mentionner clairement l'auteur et la référence de l'article.

Il peut sembler insolite de confronter Spinoza à la logique alors que sa logique reste implicite, puisque c'est une « géométrie » qu'il veut rendre explicite. Le point de vue que je soutiens est une posture philosophique à part entière, largement redevable à la logique du vingtième siècle, notamment à Bertrand Russell. Mon propos n'est pas de pister des incohérences, ni chez Spinoza, ni chez les modernes, mais de faire apparaître un point de vue d'où la logique puisse être embrassée d'un seul coup d'œil, avec les problématiques qu'elle soulève.

De la transcendance des lois

Si le travail de Lucio Colletti pour distinguer « contradiction logique » et « opposition réelle » est intéressant dans sa restitution historique d'un point de la philosophie de Kant obscurci par Hegel, il n'en souffre pas moins d'un défaut important : sa formulation logique est obsolète, relativement à la connaissance actuelle de la logique, dont on ne peut plus dire qu'elle est « sortie close et achevée du cerveau d'Aristote ».

Ce dont il est question en toile de fond, c'est du carré d'Aristote, dont la structure en quaterne est seule capable de statuer de façon non ambiguë sur les relations qui y sont en jeu entre les quatre éléments AEIO¹ : ce sont des connecteurs booléens, mais dans une axiomatique très spécifique appelée structure en quaterne. Il est intéressant de noter le grand nombre de modèles physiques qualitatifs de cette structure, (rapport de forces antagonistes exprimées par des verbes de mouvement, boussole et son code couleur, par exemple) ainsi que leurs

¹ Rappelons que ce carré se présente traditionnellement sous la forme :

A	Tout α est β	E	Aucun α n'est β
I	Quelque α est β	O	Quelque α n'est pas β

Les voyelles AEIO sont un apport scolastique pour faciliter l'assimilation de la logique d'Aristote.

rapports avec la logique². Ce qui semble encore plus intéressant ou plus fondamental mais qui est en question, c'est l'obscur rapprochement qu'on peut, qu'on doit faire entre *quaterne* et *groupe de Klein*. Obscur car deux questions ne sont pas clairement résolues :

- 1) y a-t-il toujours un quaterne sous-jacent dans un groupe de Klein ?
- 2) y a-t-il toujours un groupe de Klein sous-jacent dans un quaterne ?

Le problème du groupe, c'est que, hormis sa définition formelle, il n'a pas toujours d'interprétation sémantique aisée, tandis que les connexions logiques ont une signification immédiate. Le groupe de Klein est *un groupe de transformations*. Dans certains cas il est possible de trouver une interprétation physique de telles transformations (boussole et son code couleur). Même si une interprétation en quaterne lui est superposable, il reste permis de se demander si elle est rigoureuse, si elle ne contient pas un vice caché. Le rapprochement du groupe des quatre boussoles avec le théorème PCT suggère en tous cas de persévérer dans l'étude de ce groupe au niveau physique le plus fondamental.

Quant au quaterne, il faut lui imputer une interprétation purement logique (contrairement à ce que semble penser Lucio Colletti) : l'opposition réelle entre AVANCE et RECULE est une incompatibilité logique, même si deux forces opposées existent réellement et s'affrontent, la résultante vectorielle (à l'immobilité près) est univoque. Toutes les relations du quaterne sont de nature (trivialement) logique, même si on y trouve un début d'interprétation physique. A croire que cette sémantique physique est le résidu ultime (ou la carcasse qualitative) de la physique mathématique. Avec F. Gonseth, je ne suis pas loin de penser que la logique est une « physique de l'objet quelconque », le résidu physique qui imprègne toute chose, si éloignée puisse-t-elle paraître de la physique proprement dite, y-compris sans doute, l'éthique.

Je n'ai pas de position définitivement arrêtée sur le monisme de Spinoza, comme appréhension de ces questions, mais j'admets au moins qu'elle peut être tout à fait cohérente. La confusion d'une pipe avec la sculpture d'une pipe, du monde avec une carte à l'échelle 1, des faits avec des idéogrammes de propositions, peut se concevoir comme restriction monovalente de la logique bivalente ordinaire. A l'inverse du monisme antilogique de Hegel, un monisme tautologique n'est pas disqualifié *a priori*. Mais il nous faut, avant toute chose, examiner la question des modalités épistémiques qui subordonne tout notre langage à notre

2 Ainsi considérons le quaterne suivant :

J'avance	Je recule
Je ne recule pas	Je n'avance pas

On voit que les relations du vénérable carré d'Aristote sont respectées, les diagonales sont *contradictaires*, les deux phrases du haut sont dites, en logique classique, « contraires » ou en « opposition réelle », on préfère dire aujourd'hui *incompatibles* (elles peuvent être fausses ensemble, mais ne peuvent être vraies ensemble), les deux phrases du bas dites « subcontraires » peuvent être vraies ensemble mais non pas fausses ensemble (c'est une *disjonction inclusive*). Enfin je peux déduire la phrase du bas de la phrase du haut de la même colonne (c'est la règle des subalternes, qui sont des *implications*). Toutes les relations du carré d'Aristote sont donc vérifiées, mais c'est dans ce carré et d'autres carrés logiques équivalents (carré des modalités, carré de connecteurs booléens) qu'on peut en élucider le secret. Notons que le carré des modalités peut s'écrire :

Je dois (nécessité ou obligation)	Je ne peux pas (impossibilité ou interdiction)
Je peux (possibilité ou permission)	Je ne dois pas (contngence ou non obligation)

A cause du présupposé d'existence dans les propositions universelles, non admis en logique contemporaine, c'est le carré d'Aristote qui n'est pas conforme à ces règles, sauf à proposer une autre façon d'écrire sa formulation mathématique (voir note 6).

présence comme sujets.

J'appelle *attitudes propositionnelles* des formulations subjectives ayant recours à une forme quelconque de modalités exprimées par un verbe précédé d'un sujet personnel. Ainsi par exemple :

- 1 – J'affirme comme vrai que
- 2 – Je dis que
- 3 – Je sais que
- 4 – Je crois que
- 5 – Je veux (que)
- 6 – Je dois
- 7 – Je peux

Il est tout à fait remarquable qu'un mode impersonnel (au moins) soit toujours associé aux modes personnels. Avec les mêmes exemples :

- 1– Il est vrai que
- 2 – Il est dit que
- 3 – Il est connu que
- 4 – Il est admis que
- 5 – Il est voulu que
- 6a – Il est nécessaire
- 6b – Il est obligatoire
- 7a – Il est possible
- 7b – Il est permis

Noter le dédoublement des modalités en modalités ontiques et modalités déontiques dans les deux derniers cas (les langues germaniques utilisent d'ailleurs des *verbes modaux* distincts selon le cas). C'est *l'hypostase intersubjective* qui fonctionne comme généralisation intersubjective (à tous les sujets). On peut, comme dans toute généralisation envisager deux façons de l'obtenir :

- par induction
- par transcendance mathématique.

Il est toujours utile en théorie de la connaissance d'établir une distinction entre un niveau-objet (les faits, les « choses ») et un niveau-langage (les jugements, les concepts) même si on est porté à douter que ce distinguo soit fondé et, avec Spinoza, celui de l'être et du devoir-être : « La volonté et l'entendement sont une seule et même chose » (*Ethique*, Partie II, corollaire de la proposition 49). Nier ce distinguo conduit à adopter un monisme (plus ou moins) spinoziste, plus ou moins absolu, où la loi divine n'est autre qu'une *attitude propositionnelle du monde inscrite dans les faits*. Que je voie un homme sortir par une porte, une souris sortir par un trou, un rayon lumineux sortir par une fente d'Young, je suis fondé dans les trois cas à proposer des formulations subjectives telles que :

J'affirme que cet homme sort par cette porte.
J'affirme que cette souris sort par ce trou.
J'affirme que ce rayon sort par cette fente.

Ce que je peux exprimer de façon impersonnelle (ou objective) :

Cet homme sort par cette porte.

Cette souris sort par ce trou.

Ce rayon sort par cette fente.

Je peux même y adjoindre une *modalité ontique* (nécessaire, possible) :

Cet homme sort nécessairement par cette porte

ou

Cet homme doit sortir par cette porte

et même *une modalité déontique*. Si par exemple j'ai bouché tous les trous de souris sauf un, je peux dire, en législateur :

Il est obligatoire que la souris sorte par ce trou.

Car ici *ma volonté fait la loi* : on voit donc poindre la relation entre « vouloir » et « rendre obligatoire », qui est peut-être le point le plus délicat de la philosophie de Spinoza (et, plus généralement, de toute philosophie de la volonté). Mais la nécessité est-elle autre chose que l'obligation par les lois du monde ? Les modalités de la volonté soulèvent toujours de délicats problèmes. Si par exemple je veux bien accorder quelque chose comme une volonté à un homme, à une souris, voire une amibe, un virus (simple molécule d'ADN ou d'ARN) puis-je encore attribuer quelque chose de cette sorte à *d'autres molécules*, aux atomes, voire aux photons et autres particules élémentaires ?

Parce que les faits sont tous réels, on peut les tenir aussi pour un *langage* qui serait toujours vrai et le langage humain comme une autre formulation imparfaite (puisqu'il peut manifestement s'y glisser du faux). Identifiant par hypothèse le voulu à l'obligatoire, l'obligatoire au nécessaire, enfin le nécessaire au vrai, un tel monisme permet d'identifier une *attitude propositionnelle du monde naturel*, du Dieu de Spinoza. Ce que le monde réel est, c'est ce qui permet de lire ou identifier comme vraies les lois naturelles et de voir dans la nécessité des décrets de la nature, sa liberté. Mais cette liberté doit-elle être attribuée *à la totalité cosmique ou à ses parties* ? La non-localité des lois de la physique suggère fortement (aussi fortement que la vieille causalité déchuée) que la liberté propre ou « libre arbitre » des particuliers (de toute singularité locale) n'est qu'une illusion. Dans la mesure où la volonté est « cause nécessaire », on peut assurément leur accorder cependant une espèce de volonté, autant qu'à l'ADN. Mais alors la volonté, même aboutissant sans peine à ses fins, n'est pas la liberté.

Le monisme conduit inévitablement à regarder les faits comme un langage d'attitudes propositionnelles et à une sorte de fusion de l'entendement et de la volonté. Chaque fois qu'un homme agit de façon performative, en législateur, il se met en somme, ou en apparence, dans la position de Dieu par ceci que l'énoncé de fait : *cette souris sort par ce trou*, se traduit par un énoncé de droit et réciproquement l'énoncé de droit se ramène à un énoncé de fait : *il est obligatoire que la souris sorte par ce trou*. Mais alors l'homme, agissant de la sorte, n'en est pas

moins soumis aux lois de nature et il n'est qu'un agent (parmi bien d'autres) de l'accomplissement de ces lois. Il n'a donc que l'illusion d'un libre arbitre, c'est à la loi sous-jacente qu'appartient la véritable liberté, apparemment *incommensurable à la nôtre*³ :

« Dieu agit d'après les seules lois de sa nature et sans être contraint par personne. » (*Ethique*, partie I, proposition 17). La nôtre, humaine, est ainsi faite que la liberté n'est qu'une illusion de la volonté et de l'entendement :

« La volonté ne peut être appelée cause libre, mais seulement cause nécessaire. » (*Ethique*, Partie I, proposition 32)

Les modalités, et notamment les modalités épistémiques posent un singulier problème : le mode impersonnel sera dit *transcendant* dans l'optique réaliste structurale ici adoptée, ou seulement intersubjectif dans toute autre optique (y-compris tout réalisme affaibli). Le mode personnel cependant sera bien souvent inévitable. Ce qui pourrait sembler distinguer radicalement l'entendement du Dieu de Spinoza de notre entendement humain, c'est qu'il s'exprime non par des propositions mais par des faits auxquels le dualisme du vrai et du faux ne s'applique pas. Toutefois en admettant que *tous les faits sont compatibles*, ce n'est pas une logique inconsistante à la façon de Hegel qui s'y applique, c'est au contraire *la restriction monovalente d'une logique bivalente*. Les faits seraient donc le langage toujours vrai, une sorte de langue encore plus parfaite que celle rêvée par Leibniz, incapable de dire le faux. Cette façon de voir, quoi qu'il en soit, maintient une certaine commensurabilité entre l'entendement de Dieu et le nôtre, sinon entre la liberté de Dieu et la nôtre.

On peut entendre l'universalité de deux façons. Quand on dit que *tous les animaux sont mortels*, l'universalité porte sur la totalité des objets qui appartiennent aux classes explicites de l'énoncé. Quand je dis que *j'affirme que tous les animaux sont mortels*, le « je » indique le caractère personnel de mon affirmation. Mais l'hypothèse *il est affirmé comme vrai que tous les animaux sont mortels* équivaut à dire que *tous les sujets pensants affirment comme vrai que tous les animaux sont mortels*. On voit que l'universalité intersubjective se rapporte cette fois non aux objets énoncés mais *aux sujets* susceptibles d'énoncer.

Le problème de l'induction intersubjective est en premier lieu celui de l'hypothèse intersubjective des modalités épistémiques. On pourrait regarder ce problème comme un problème d'induction classique, avec son caractère réputé insoluble. Mais si ce problème est insoluble, l'hypothèse ne serait alors jamais permise, hormis peut-être dans les questions de cohérence logico-mathématique. Pourtant la question d'une éthique explicite (la question *du contenu sémantique* d'une logique déontique formelle) ne peut être que celle d'une intersubjectivité explicite. Les modalités épistémiques (je sais, j'affirme, etc.) seraient *a priori* les moins délicates en ceci que les contraintes physiques expérimentales agissent comme garde-fous et imposent un consensus au moins contextuel. En ce sens je ne vois guère l'intérêt de couper les cheveux en quatre sur la question de savoir s'il y a des lois naturelles. Même si elles ne sont pas causales, je pense qu'il y a des lois. *Elles sont, semble-t-il, non locales, et*

3 « car l'entendement et la volonté qui constitueraient l'essence de Dieu, devraient différer, de toute l'étendue du ciel, de notre entendement et de notre volonté, et ne pourraient rien avoir de commun avec eux en dehors du mot qui les désigne, c'est-à-dire comme le Chien, constellation céleste, et le chien animal aboyant, ont quelque chose de commun. » (scolie du corollaire 2 de la proposition 17 de la partie I de l'*Ethique*).

résultent de principes de symétrie qui sont des structures mathématiques. Les lois du monde sont donc de nature mathématique, elles sont *transcendantes* : c'est bien l'induction mathématique qui est alors en jeu et, dès lors, je me sépare de l'empirisme excessif de Popper, en dépit de ses préventions contre l'empirisme. Le fait que les lois ne soient pas causales n'est donc pas en soi un argument rédhibitoire contre la philosophie de Spinoza. Tout au plus une réécriture partielle serait-elle bienvenue (mais il en irait de même pour d'autres philosophies traitant des rapports entre causalité et volonté telle que celle de Schopenhauer, par exemple).

En outre je me sépare nettement de Popper sur la question de « réfutabilité⁴ » des théories, en tous cas lorsqu'il s'agit de théories éthiques. Ce critère semble sinon inapplicable, du moins inadéquat à l'éthique : sans quoi on pourrait dire avec Leibniz que l'éthique est résolue dans le meilleur des mondes possibles qu'il ne reste qu'à mieux connaître puisque nous sommes dedans. Il se peut bien en effet, même en suivant Spinoza, qu'il en soit ainsi. Ce qui me semble intéressant pourtant chez Spinoza, c'est le caractère protestataire de sa tentative d'écrire l'éthique, et non platement approbateur. Le mode de protestation de Popper le réduit à considérer le meilleur des mondes possibles comme celui qui a le mieux passé les tests physiques de réfutation des théories sous-jacentes, en un mot celui qui a réussi avec succès le test d'Hiroshima et Tchernobyl, si bien que la protestation de Popper se réduit à jouer un rôle de redresseur de torts de ce monde presque parfait (le moindre des maux). Et il se plaint ensuite des confusions qui « oublient » son réalisme affiché...

S'il y a bien un lien (logique) à rechercher entre physique et éthique, il est à mon sens plus subtil et plus ténu. Un réalisme structural (voire un réalisme mathématique) me porte à rechercher ce lien dans des principes de symétrie et plus spécifiquement dans des *symétries brisées*. Le problème de l'éthique est selon moi le problème d'une symétrie brisée (et de ce qui peut être fait pour y remédier). De là provient l'intérêt que je porte à la structure en quaternaire couplée au groupe de Klein. Elle a toutes les vertus d'une symétrie couplant *physis* et *logos*, de portée cosmologique suivant le vœu de Popper (car le théorème PCT semble en être une réalisation ou un modèle physique). La brisure semble être la prolifération de ses modèles (mais n'est-elle pas aussi dans la double dualité rompant le monisme spinoziste?)

Il me semble que le fond du problème se ramène à ceci : c'est dans la *tricherie* avec notre nature animale que se brise l'unité ontique-déontique (mais à cet égard ni Montesquieu, ni Sade, ni Freud, ni Reich, ni Hegel, ni Engels, ni Vaneigem ne fournissent de réponse à notre questionnement, ne serait-ce que parce qu'ils ne formulent pas correctement la question, et l'hégélianisme des quatre derniers l'embrouille). Pour appréhender le problème, il convient d'identifier le caractère intellectuel de notre animalité et réciproquement. Il faut aussi reconnaître le caractère physique du problème éthique et de sa solution anthropologique à la façon de Marx (mais voir aussi l'*Ethique*, partie IV, corollaire 2 de la proposition 45). Enfin il faut donner le caractère performatif à sa mise en œuvre : il faut pister la légitimité du droit (le contenu d'une logique déontique) *à sa source*.

On découvre ainsi un terrain en friche, celui d'un droit *de facto* qui n'est pas écrit, mais qui est dorénavant assez fort pour se substituer en douce au droit explicite (cf. mon tract *Resquillez!* et son explication *Redevance TV et Théorie des groupes finis*). Il est vrai que le droit explicite ne

4 Ce que Popper appelle falsifiabilité, terme que je refuse absolument en langue française à cause des confusions supplémentaires qu'il engendre.

vaut pas mieux de façon sûre. J'admets tout de même (et je veux bien suivre Popper jusque là, mais pas plus loin dans ses options) que les déclarations des droits qui figuraient dans les constitutions (dans les constitutions *révolutionnaires* et même encore aujourd'hui citées en préambule de la constitution de la république française) sont tout de même un moindre mal à ce jour, quand elles sont scrupuleusement respectées. Serait-ce peut-être aussi un moindre mal que de telles déclarations soient abandonnées dès lors que le droit *de facto* s'est substitué à elles :

« Sous la conduite de la Raison, nous désirerons un plus grand bien futur de préférence à un moindre bien présent, et un moindre mal présent à un plus grand mal futur. » (*Ethique*, partie IV, proposition 46).

L'intérêt d'un principe de symétrie n'est pas qu'il élimine les lois (contrairement à ce que suggère van Fraassen, cf. *Lois et Symétrie*, Editions Vrin) mais c'est au contraire qu'il les fournit de façon transcendante, comme donnée logico-mathématique à laquelle il suffit de donner un contenu sémantique. Le problème de l'induction est alors résolu comme induction complète par un *axiome de récurrence* ou un *descensus*. Le choix de la symétrie du groupe de Klein et de la structure en quaterne comme principe des lois se heurte en apparence au fait que le carré d'Aristote n'obéit pas aux axiomes de quaterne si le présupposé d'existence n'est pas valide dans les propositions universelles. Ce qui empêcherait alors d'interpréter avec Russell le possible comme « ce qui arrive quelquefois ». Toutefois cela tient à ce qu'on interprète, en logique contemporaine, une universelle (type A du carré) comme une implication générale (« implication formelle » ou conditionnelle universelle) et la particulière (type I du carré) comme une conjonction. Ce paradoxe disparaît si l'on maintient les mêmes connecteurs booléens dans la règle des subalternes⁵. Je ne saurais suivre Popper dans sa façon de distinguer l'universel de l'individuel (cf. *Logique de la Découverte Scientifique*, pages 62 à 66 de l'édition française) en critiquant l'approche de Russell. Il me semble que son erreur est de n'avoir pas relevé la portée existentielle des universelles à cause de l'interprétation malheureuse qui consiste à remplacer le signe \Rightarrow par le signe \wedge dans la subalterne⁶. C'est à mon sens J. Piaget (avec le groupe INRC) et J-B Grize qui ont approché de plus près la

5 Les règles utilisées pour obtenir ces résultats sont :

1°) les principes d'induction complète ou *descensus*

$$(\alpha_{x_1}) \wedge \dots \wedge (\alpha_{x_n}) \Rightarrow \forall x (\alpha x)$$

$$(\alpha_{x_1}) \vee \dots \vee (\alpha_{x_n}) \Rightarrow \exists x (\alpha x)$$

où α peut être un prédicat quelconque mais aussi un connecteur logique

2°) les règles de conversion de quantificateurs

$$\forall x (\alpha x) = \neg \exists x \neg (\alpha x)$$

$$\exists x (\alpha x) = \neg \forall x \neg (\alpha x)$$

6 On peut écrire, et on devrait, en fait, écrire :

A	$\forall x [(x \in M) \Rightarrow (x \in G)]$	E	$\forall x \neg [(x \in M) \Rightarrow (x \in G)]$
I	$\exists x [(x \in M) \Rightarrow (x \in G)]$	O	$\exists x \neg [(x \in M) \Rightarrow (x \in G)]$

On vérifie par le *descensus* des quantificateurs que les règles du carré d'Aristote sont ici vérifiées. Le quantificateur universel équivaut à une conjonction, le quantificateur existentiel à une disjonction. Si l'universelle est fautive, la particulière l'est aussi, mais *ex falso sequitur quodlibet* (le faux implique n'importe quoi) et la structure de quaterne n'en est pas affectée. Le quaterne ci-dessus équivaut au quaterne de Boole :

$\alpha \wedge \beta$	$\neg(\alpha \vee \beta)$
$\alpha \vee \beta$	$\neg(\alpha \wedge \beta)$

symétrie que j'ai en vue. A Piaget et Grize ne manquent en effet que la réunion en un seul corps d'axiomes des trois structures suivantes :

I - Groupe de Klein

- G1 $\exists I \forall \alpha \quad I\alpha = \alpha I = \alpha$
 G2 $\forall \alpha \exists \alpha' \quad \alpha\alpha' = I$ (avec $\alpha' = \alpha$)
 G3 $\forall \alpha \forall \beta \forall \gamma \quad (\alpha \beta) \gamma = \alpha (\beta \gamma)$
 G4 $\forall \alpha \forall \beta \quad \alpha \beta = \beta \alpha$

II - Quaterne (ou carré d'Aristote)

- Q1 $A \mid E$ (incompatibilité des « contraires »)
 Q2 $I \vee O$ (disjonction inclusive des « subcontraires »)
 Q3 $A \Rightarrow I$ (implication de la subalterne)
 Q4 $E \Rightarrow O$ (implication de la subalterne)
 Q5 $E \neq I$ (contradiction)
 Q6 $A \neq O$ (contradiction)

III - Treillis ou lattice de Boole

- L1 $\alpha \Rightarrow (\alpha \vee \beta)$
 $(\alpha \wedge \beta) \Rightarrow \alpha$
 L2 $\beta \Rightarrow (\alpha \vee \beta)$
 $(\alpha \wedge \beta) \Rightarrow \beta$
 L3 $[(\alpha \Rightarrow \gamma) \wedge (\beta \Rightarrow \gamma)] \Rightarrow [(\alpha \vee \beta) \Rightarrow \gamma]$
 L4 $[(\gamma \Rightarrow \alpha) \wedge (\gamma \Rightarrow \beta)] \Rightarrow [\gamma \Rightarrow (\alpha \wedge \beta)]$
 L5 $[\alpha \wedge (\beta \vee \gamma)] \Rightarrow [(\alpha \wedge \beta) \vee (\alpha \wedge \gamma)]$
 L6 $[(\alpha \vee \beta) \wedge (\alpha \vee \gamma)] \Rightarrow [\alpha \vee (\beta \wedge \gamma)]$
 L7 $\exists 1 \forall \alpha \quad \alpha \Rightarrow 1$
 L8 $\exists 0 \forall \alpha \quad 0 \Rightarrow \alpha$
 L9 $\forall \alpha \exists \neg \alpha \quad 1 \Rightarrow (\alpha \vee \neg \alpha)$
 $\forall \alpha \exists \neg \alpha \quad (\alpha \wedge \neg \alpha) \Rightarrow 0$

Le quaterne présuppose lui-même une structure de treillis de Boole. Le problème fondamental de la philosophie de la logique est d'établir le genre de relations qu'entretiennent ces trois types d'axiomes qui semblent de nature différente ou se placer à différents niveaux de langage, encore que portant sur les mêmes objets, tout au moins dans une famille de cas, où ils peuvent coexister (par exemple le groupe INRC de Piaget des opérations booléennes).

Contre le marxisme analytique

Marx fait quelque part la remarque qu'une classe ne s'empare du pouvoir qu'en incarnant *l'intérêt général*, que cela soit *réellement ou illusoirement*. Ainsi explique-t-il le succès de la révolution bourgeoise et sa désillusion chez les amis de Babeuf après Thermidor. Ainsi fonde-t-il l'idée

qu'une classe *particulière* est sur le point d'incarner *réellement* l'intérêt général.

Il n'en reste pas moins que deux siècles après la révolution française, la bourgeoisie continue à réussir toutes ses révolutions. C'est elle qui sort victorieuse de toutes les luttes de classes. On en juge par sa capacité à *incarner illusoirement l'intérêt général* : comme il advient quand on soutient cette prétention, même seulement illusoire, elle n'en réfère jamais à sa propre lutte de classes, qu'elle mène pourtant avec une main de maître. Mais elle en réfère toujours à l'intérêt général.

Les marxistes honnêtes, ou simplement non frappés d'idiotie politique, auraient dû en tirer au moins cette leçon que le marxisme idéologique, qui n'a que les mots « luttes des classes » à la bouche, n'a pas compris ce point essentiel qu'une référence verbale obsessionnelle à une classe *particulière* empêche tout le monde de se reconnaître dans cette référence *particulière*, y-compris du reste, et peut-être surtout ceux qui appartiennent à cette classe. Il s'agit là d'un des principaux malentendus entretenus par les propriétaires du prolétariat, les staliniens notamment, à une époque il est vrai où le prolétariat réel s'identifiait encore largement à la classe ouvrière classique et où l'appartenance illusoire pouvait être réduite à une apparence, *l'uniforme* de l'ouvrier d'usine. Le résultat essentiel de cette idéologie est l'incapacité à voir la lutte de classes *là où elle existe dans une pratique active, voire activiste* : chez les bourgeois déculturés ! Cette tache aveugle a pour conséquence l'absence d'opposition crédible au monde que nous avons sous les yeux.

L'analyse de la production contemporaine révèle l'émergence d'une paupérisation généralisée de la population et simultanément d'une perte quasi-totale de la conscience de classe (les métiers improductifs prolifèrent, cela explique ceci⁷). Mais nullement l'émergence d'une conscience de l'intérêt général, *qui mettrait en déroute son usurpation* par les nuisances de la bourgeoisie déculturée.

Certains pourraient aller s'imaginer à ce stade de mon raisonnement que j'ai ralié le « marxisme analytique » à la façon anglo-saxonne. Il me faut donc faire une claire mise au point. Mes préoccupations ne sont pas seulement différentes du marxisme analytique, elles lui sont opposées en presque tout, *sauf sur un point sur lequel je vais revenir*, mais pour de toutes autres raisons que celles qui le motivent. Ce marxisme a le souci d'une économie en bonne santé, ce qui est le cadet de mes soucis, car c'est une humanité en bonne santé qui pour moi constitue un enjeu. Le marxisme analytique en vient naturellement à faire comme si l'économie était une « science », ignorant la posture de critique de l'économie politique qui est une option éthique, dans la droite ligne de Kant et Spinoza. Ignorant donc que l'analyse dimensionnelle de Marx révélant que l'étalon de la valeur est le temps de travail⁸ ne vise pas

7 Le seul savoir-faire et même le seul savoir qui reste au prolétaire-consommateur est le mode d'emploi des presse-boutons, ce qui ne lui laisse aucune marge de compréhension ni de la production, ni du monde en général.

8 Ce n'est pas un hasard si le marxisme analytique conteste justement ce point-là de l'analyse de Marx..., qu'on peut tenir justement pour l'un des mieux établis, le seul scientifique peut-être au sens usuel (factuel) contemporain. Il marque clairement l'intention de la pensée des auteurs : abattre « l'autonomie ouvrière », éviter qu'une pensée de travailleur ne vienne à analyser le mode de production, puis de là à le contester. Sans préjuger d'ailleurs du succès de pareille entreprise : je tiens ce résultat de Marx pour factuel, à propos *de ce qui est* et nullement de ce qui doit être. Que ce soit bien un fait, il suffit d'observer le comportement du patronat, à la bourse pour s'en convaincre. L'animisme du joueur de dé sait *instinctivement* reconnaître que le dé ne « fonctionne » que sur le temps de travail contrôlé par sa maison close. Même sans avoir lu

tant une modélisation physique de l'économie, que sa démystification en rappelant que la quête du bonheur (bonheur biologique en étant pêcheur ou berger le matin, bonheur intellectuel en étant savant à midi et bonheur spirituel en étant critique-critique le soir) reste la clé de l'insertion anthropologique de l'espèce dans son environnement physique. Marx veut en somme matérialiser l'éthique de Spinoza et, pour cela, poser physiquement le problème, en écartant d'un revers de manche la physicalisation naïve et grossière de l'économie politique, à laquelle il accorde un caractère explicatif du fonctionnement du capital et de la prolifération de la misère, non un caractère de remède : le problème physique doit être pris d'une autre façon, prenant racine dans le désir de liberté et la volonté des citoyens de s'affranchir de la fallacieuse représentation politique. Le marxisme analytique ne se distingue guère d'un libéralisme qui se voudrait éclairé. Mais ce n'est en définitive qu'un utilitarisme qui ne peut même pas s'apercevoir des nuisances de la prétendue utilité. Qui n'est donc pas même susceptible d'être efficace ou éclairant sur ce terrain étroit et limité.

Il y a pourtant *un point et un seul* où je suis « en phase » plutôt qu'en accord avec le marxisme analytique. C'est qu'évidemment je ne saurais souscrire à un « lourd charlatan » tel que Hegel. Et mes raisons me rapprochent davantage de Schopenhauer, Kant et Spinoza, bref ! de la philosophie classique que de Karl Popper. Et même plutôt de Bertrand Russell que de Popper. Je me suis instruit en logique chez Aristote et les stoïciens, avant d'avoir lu une seule ligne d'un manuel d'informatique pour consommateur éclairé. Mes raisons sont les suivantes : ce n'est pas le libéralisme qui a besoin d'un peu de logique (il n'en a que trop à sa disposition pour nuire) mais bien la critique. En outre quand je me suis initié à la logique, il y a plus de trente ans, l'informatique n'existait pas, sinon très marginalement, le rapport Nora-Minc n'était pas encore sorti des limbes.

Il est impossible de penser quoi que ce soit sans reconnaître préalablement, au fondement de toute logique, le principe d'identité et, en théorie des groupes, le groupe que j'appelle groupe de Parménide et Spinoza : c'est aussi peut-on dire, le groupe trivial, car il est un sous-groupe de tous les groupes, y-compris les groupes infinis. Pour *penser l'infini*, il faut d'abord penser *l'unité*.

Vouloir y réduire le divers du sensible, au point d'adopter un monisme philosophique à la façon de Parménide et Spinoza, voire de Leibniz est une autre affaire, peut-être impraticable, mais un désir toujours renaissant comme en témoignent aujourd'hui, en science la quête d'une théorie de tout, et dans la vie de tout individu la quête de l'unité. Je ne me porte pas juge de la possibilité effective de soutenir un monisme : avant au moins d'avoir essayé d'en construire un compatible avec les outils dont nous disposons. En tous cas le réductionnisme physique est en deçà du problème car une théorie unitaire doit prendre en considération en plus de la *physis*, un *logos* dont j'admets volontiers avec R. Omnès, qu'il a autant de réalité que la *physis*, même si c'est un autre plan de la réalité : c'est le *logos* qui peut éclairer les questions d'éthique,

Marx, la quête de plus-value fonctionne inexorablement suivant la loi établie par Marx. Le capitaliste *n'a pas* de libre-arbitre. Quant à ce qui doit être, ce sont les faits, non les idéologies qui tranchent. Pour éviter l'idéologisation, l'éthique tranche parmi ce qui *peut être* en faveur du moindre mal : « Sous la conduite de la Raison, nous désirerons un plus grand bien futur de préférence à un moindre bien présent, et un moindre mal présent à un plus grand mal futur. » (*Ethique*, partie IV, proposition 46). La question centrale restant, *en pratique* : que produire, pourquoi, pour qui ? Avec quels outils ? Il va de soi que si *les producteurs* n'y répondent pas, c'est l'une ou l'autre des factions du despotisme de la marchandise, notre vieille ennemie, qui y répondra, quels que soient les oripeaux idéologiques dont elle s'affublera.

pas moins qu'il n'éclaire les questions de physique.

C'est donc là sans doute que je me rapproche, mais aussi me sépare le plus radicalement du marxisme analytique. Car bien entendu, si je peux mettre en œuvre quelques outils logiques, ce n'est pas pour faire comme si *le problème* de l'économie politique devait être traité comme une économétrie. Mais pour rappeler que l'éthique, traitée avec la méthode géométrique, *doit se traiter aujourd'hui avec la théorie des groupes*. Qui, dans le principal groupe de symétrie discrète de la physique quantique (le théorème PCT) révèle un carré d'Aristote lequel se prête si bien à traiter *aussi* les catégories de la volonté et leur insertion performative dans les modalités de l'éthique.

La mise en forme « géométrique » du problème éthique n'est donc pas celle du problème d'une économie bien huilée, mais celle de l'humanité qui ne sera heureuse que le jour où le jeu de dés *sera connu et reconnu comme une calamité sociale*, même s'il apparaît comme une propriété de Dieu, nonobstant les protestations d'Einstein. La conception du bonheur humain appelle seulement des outils adéquats. Voilà qui ramène l'utilitarisme à la part congrue, dès que les producteurs ont statué sur la valeur utile. Si ce bonheur n'est pas l'enjeu d'un questionnement marxiste, je déclare sans ambages qu'une posture éthique individuelle à la façon de Spinoza⁹ reste préférable au mensonge sur la vie que constitue un marxisme à la solde des nuisances qui ruinent l'espèce quelle que soit la variante idéologique de ce marxisme. Il faut laisser ces marxismes-là à la lutte de classes *vue du côté bourgeois* : ces gens-là ont dans la bouche un cadavre. J'estime en fait que le savoir partagé dans une école philosophique digne de ce nom est le seul remède contre *le fétichisme* de la marchandise, et que ce remède est un préalable à la complicité radicale.

Mon seul point d'accord avec le marxisme analytique est donc, pourrait-on dire, méthodologique, mais à condition de restreindre la « méthode » à la seule carcasse logique formelle, commune à toutes les sortes de connaissance, et de ne pas y inclure de contenu, issu en fait subrepticement des enjeux et options. Pour ce qui me concerne, de tels enjeux, de telles options me rapprochent davantage, comme on a vu, de la philosophie classique, que du marxisme hégélien ou du marxisme analytique renvoyés dos à dos.

De fait, ce que j'emprunte à la logique contemporaine (principalement à Russell) est aussi ce qui me rapproche de l'élémentarité, problème présocratique s'il en fut. La question de l'intérêt général et des éléments qui le composent ne doit en aucun cas conduire ni se réduire aux calculs sordides suggérés par Hobbes ou Bentham : les ignares de la vie¹⁰ n'ont pas leur part

9 Contrairement à la politique, la philosophie n'a pas à organiser des troupes, mais à déceler leur désir de s'affranchir ainsi que les fausses pistes où il s'égaré. Elle se distingue essentiellement de la politique par le fait qu'elle ne joue pas ce jeu-là (se substituer par usurpation aux acteurs de l'histoire) et reste, comme les sciences astronomiques, essentiellement en position d'observatrice. De plus la part d'expérimentation éthique, qui porte sur des événements singuliers et non reproductibles, y conserve un élément subjectif prononcé. Il n'en reste pas moins que certaines régularités ont force de lois, dont il faut évaluer la pertinence pour envisager les opportunités de régler radicalement le problème social en suspens. La philosophie doit interpréter le monde, ce qui peut éclairer sa transformation, mais en aucun cas prétendre se substituer à la transformation. Il va sans dire que si le prolétariat est nihiliste dans son désir, la philosophie ne peut plus rien pour lui. Mais elle peut encore néanmoins fournir des outils pour comprendre à quiconque n'a pas renoncé à s'instruire.

10 doublés d'ignorants des mathématiques qu'ils ont réduite au calcul. Alors qu'il faut « substituer les idées au calcul » (Dirichlet).

dans ce débat. La part accordée à la spontanéité dans le projet éthique est l'aune de son caractère libertaire. La façon dont il peut ruiner son adversaire (qu'il soit libéral, stalinien ou inquisitorial) en évitant lui-même la tyrannie est la pierre d'achoppement où échoua tout le vieux mouvement ouvrier (y-compris son promontoire moderne dans les idées de 1968) et sur laquelle sera jugé le mouvement anticapitaliste qui se cherche aujourd'hui. Si jamais la nouvelle citoyenneté qui pourrait en juger voit le jour un jour.

Car la démission générale des citoyens, les options quasi bonapartistes (au sens de Louis Bonaparte) en faveur du lumpenprolétariat, l'idiotie politique des doctrinaires hégéliens¹¹, les enculeurs de mouches analytiques, tous croyant avoir œuvré pour l'héritage des Lumières, de la révolution et la quête d'un monde meilleur, ont peut-être déjà *créé une situation qui pourrait rendre impossible à très court terme tout retour en arrière* : cette situation étant le retour de l'ineptie religieuse comme arbitre de la chose publique¹² ! Il est clair que le désintérêt pour la chose publique résulte presque entièrement du fait qu'elle est déjà vouée par les inepties de l'idéologie à la mise en place de *Big Brother* avec, il est vrai, la complicité active du consommateur, là où le producteur a été réduit à une servitude absolue qui ne laisse plus rien de vrai à aucun aspect de sa pauvre vie¹³. La démocratie des prolétaires-consommateurs peut être gérée comme un jeu de dés, elle fonde sa valeur performative dans le Gallup qui rend futile la loi *de jure* soumise à l'arithmétique politique à la Condorcet, puisque la loi *de facto* s'impose avant.

Elémentarité, Monisme, Amour

Je m'insurge fondamentalement contre le professionnalisme de la citoyenneté. La connaissance des lois appartient à tous les citoyens et c'est en ce sens que l'école laïque et

11 Le détournement n'existe pas : il n'y a que de la récupération.

12 La formulation semble paradoxale quand on dispose de la connaissance des propriétés de Dieu grâce à la philosophie de Spinoza, aux lois de Newton et à l'équation de d'Alembert, à la philosophie critique de Kant et la philosophie sociale de Marx, au système métrique et à l'analyse dimensionnelle de Planck bref, de l'idée d'un monde transformable. Mais c'est l'œuvre de l'idéologie que de faire passer pour le dernier cri du progrès le retour de la stupidité la plus archaïque, à des impostures intellectuelles réfutées depuis trois siècles grâce aux études historiques de Spinoza et au progrès des Lumières : celles, parmi les impostures, qui tournent le dos à la physique la plus élémentaire (des barbus qui marchent sur l'eau et arrêtent le soleil !) et à la logique la plus élémentaire (qui se contredisent d'un paragraphe à l'autre, préfigurant le quatrième imposteur : Hegel).

13 *S'il existait*, on sympathiserait presque (dans un pareil contexte où les esclaves consommateurs *participent à la lutte des classes de leurs maîtres*) pour un projet aristocratique, où la jouissance *de quelques uns* serait organisée. Mais l'esclave du fétichisme de la marchandise lutte avec ses maîtres et avec le même ressentiment (issu de la psychologie du joueur de dés) pour la fin de la jouissance, remplacée par la marchandise, la fin du jeu, remplacé par le jeu de dés, et la fin de l'humanité, remplacée par les porteurs de marchandises. Ce qui conduit évidemment à l'indifférence totale des lambeaux d'humanité pour la chose publique. On sympathiserait partiellement avec tout projet qui ne serait pas la ruine totale et définitive de l'espèce. Allez expliquer cela à des aveugles, qui œuvrent à leur propre fin et ne comprendront toujours pas, même devant le désastre accompli ! Alors même qu'il faut aller au delà de la causalité, pour comprendre les propriétés du Dieu de Spinoza, nous avons à faire face à un lavage de cerveau qui ne comprend même pas la causalité classique ! A noter que pareil aveuglement ne fait pas dans la subtilité, il concerne en bloc toute la classe politique, y-compris ses « extrêmes ». Quelles qu'en soient les options, on repère l'absence d'un Clausewitz dans les pesantes conséquences de l'absence de pensée. Ces gens-là ne savent que compter et gèrent au coup par coup les conséquences de leur propre imbécillité. On y reconnaît la sénilité d'une civilisation et la perte définitive de la culture bourgeoise : si discutable que fût celle-ci, elle n'était pas stupide !

gratuite qui donne accès aux lois physiques et mathématiques et, par suite, au questionnement philosophique, est la tâche première d'un parti-pris philosophique en général, de la citoyenneté philosophique d'une république des sages, en particulier.

Le paradoxe du monisme et de son groupe de symétrie particulier, *le groupe trivial de l'identité*, est qu'on en a besoin pour construire tout groupe *non trivial*, mais, que livré seulement à lui-même, il ne fournit au mieux qu'une douteuse « pensée unique », stationnant dans des erreurs archaïques à la façon des religions pour lesquelles l'erreur est une institution. Il faut donc énoncer quelques conditions pour un monisme prudent et ouvert.

Un découpage *pertinent* du réel se reconnaît à la possibilité d'énoncer des lois fiables. Il y a une infinité de découpages possibles, mais il est apparu très tôt dans l'histoire humaine qu'il était plus judicieux de retenir dans les mots le découpage apparent des choses (par exemple, la rivière et la berge) plutôt qu'un regroupement aléatoire de choses éparses (y a-t-il *un mot* pour désigner la rivière plus la berge plus les arbres, moins les vers de terre ?) Les regroupements marquent le début d'une stratégie conceptuelle. Le regroupement *neige et glace* semble plus pertinent que *neige et sable* (car le premier identifie bien une substance chimique, l'eau sous forme gelée). D'un autre côté *neige et sable* identifient peut-être une structure cristalline, mais cela ne résulte pas du concept qui a pu d'abord les rapprocher (le blanc, ou le caractère poudreux, par exemple). C'est la quête d'un découpage *pertinent* qui fait la supériorité de certains concepts sur d'autres. La pertinence est d'abord reconnue empiriquement, mais les découpages du réel, ne coïncident pas toujours, loin s'en faut, quand on passe d'une langue à l'autre. On reconnaît toutefois quelques indiscutables référents communs à toutes les langues tirés du découpage géométrique des choses (quelle langue n'a pas de mot pour dire la lune, le soleil, un arbre, une fleur, une pierre, de l'eau, etc.) ?

La pertinence, à son degré le plus élémentaire, semble donc d'origine empirique. Mais, strictement, cela est faux : le plus élémentaire concept, par exemple *caillou*, en réfère déjà à une collection, à une classification, et par suite à du logos. Il est clair qu'une pertinence plus élaborée vient presque entièrement du logos. C'est d'abord la notion de loi, l'universalité logique plaquée sur du réel, dont la pertinence maximale est atteinte lorsque la loi est prédictive. Il semble de plus en plus avéré aujourd'hui que c'est la *symétrie* qui a pris la place des lois (au sens classique¹⁴) en matière de puissance prédictive et, par suite, de pertinence.

Chaque gain de pertinence fait tomber de leur piédestal les lois antérieurement jugées les plus fondamentales en les ramenant à une approximation voire une simple apparence. Il est donc à tout jamais difficile de fonder un monisme sur un état des lieux toujours transitoire de la connaissance, sous peine de se trouver dans la position réactionnaire de la « pensée unique », qui barre la route au progrès de la pertinence, lequel se fait par confrontation de la connaissance acquise au divers du sensible. Il y a pire en matière de réaction, comme on verra, mais ce n'est pas une raison suffisante pour stationner sur une position glissante.

14 Les lois classiques étaient directement *des lois physiques*, dont on tirait des règles pour manipuler des objets réels (pour soulever un corps à telle hauteur il faut disposer de telle puissance, de telle énergie, pour faire cuire un œuf, il faut disposer d'une source de chaleur) tandis que les lois de symétrie sont *des lois mathématiques* (les lois qui définissent un groupe par exemple) pour lesquelles on peut se débarrasser du vieux problème de l'induction puisque les mathématiques disposent d'axiomes de récurrence. On en tire des règles pour manipuler des symboles (selon une vision formaliste) ou des objets abstraits (pour une vision platonicienne).

Un certain monisme est indispensable non seulement à la logique et aux mathématiques, puisqu'il détermine le groupe trivial de l'identité, sous-groupe de tout groupe fini ou infini, mais plus encore sans doute à l'intégrité psychique individuelle. Quelle posture adopter, quand on connaît les pièges et dérives du monisme ?

On sait que la logique des prédicats du premier ordre ne peut par ses propres moyens démontrer sa propre cohérence. Mais il est clair que nous avons couramment recours à une logique du second ordre. Un exemple évident se présente lorsqu'on veut parler du groupe de Boole, construit sur l'équivalence (ou sur la disjonction exclusive) ou d'un groupe INRC à quatre opérateurs logiques. Plus simples encore sont des exemples tels que le catalogue de tous les catalogues, l'ensemble des ensembles et autres fournis par Bertrand Russell.

Si je dis : « *toute proposition est vraie ou fausse* », j'exprime une propriété des propositions en général, c'est-à-dire que je traite ici des propositions comme des objets subsumés sous un quantificateur logique :

$$\forall p \quad (p \in V) \text{ ou exclusif } (p \in F)$$

Cette façon d'écrire¹⁵ fait apparaître l'ensemble V (ou son complémentaire F) comme un prédicat du premier ordre. Il en va de même sans doute lorsque je considère le concept de groupe en tant que tel. Le groupe de Boole peut être fondé sur l'équivalence ou son opération complémentaire, la disjonction exclusive notée \oplus dont la loi précédente fait usage, on peut l'écrire :

$$\forall p \quad (p \in V) \oplus (\neg p \in V)$$

avec la table :

\oplus	p	non p
p	0	1
non p	1	0

La réunion des ensembles {p} et {non p} dans un groupe de Boole est définie par les lois :

$$\exists 0 \forall p \quad 0 \oplus p = p$$

$$\forall p \exists p' \quad p \oplus p' = 0 \text{ (avec en particulier } p = p' \text{ dans un groupe de Boole)}$$

$$\forall p \forall q \forall r \quad p \oplus (q \oplus r) = (p \oplus q) \oplus r$$

ce qui fournit l'appartenance de p au groupe de Boole GB :

$$p \in GB$$

GB est donc aussi un prédicat du premier ordre.

Bien évidemment on peut être entraîné vers une régression à l'infini si on veut considérer la

15 Cette façon d'écrire est contraire à l'usage qui expose l'algèbre de Boole des propositions en langage-objet sous forme $(p \vee \neg p)$. Mon choix est différent car je cherche à savoir *comment nous imbriquons* nos pensées.

classification des groupes. Par exemple le groupe de Boole n'est ni un groupe de Lie, ni même un groupe infini, mais un groupe fini. L'ensemble des groupes finis GF fournit donc un statut pour le groupe de Boole et on peut écrire :

GB \in GF

et GF est un prédicat du second ordre¹⁶.

On pourrait juger pertinent un monisme capable de s'aventurer à *imbriquer sans incohérence* les prédicats jusqu'au troisième ordre. Mais rien ne garantit que cette cohérence resterait vérifiée en réunissant des découpages réputés pertinents dans une imbrication d'ordre inférieur. Peut-être est-il sage dans la plupart des cas de s'en tenir à une cohérence d'ordre inférieur en connaissant son incomplétude propre et la difficulté de la conjonction des découpages d'ordre supérieur issus de contextes ou d'objets élémentaires de nature différente. Au lieu d'imbriquer des niveaux de langage, on peut préférer leur infliger une séparation radicale telle que langue, métalangue, etc. Si cela présente quelques avantages dans une étude formelle, ce n'est pas ainsi que nous pensons dans la vie.

Un monisme ouvert est donc la quête d'une cohérence optimale fondée sur l'imbrication des niveaux de langage, qui existe déjà dans le langage naturel. Seul un tel monisme peut faire face à *la plus réactionnaire de toutes les réactions*, celle d'un monisme antilogique qui, sous couvert de licence, se place en deçà même du groupe trivial et crée les conditions psychologiques et intellectuelles *à la fois des bordels et des religions*, dans l'incapacité évidemment à résoudre les querelles qu'il renforce (quand il ne les suscite pas purement et simplement !) autrement que comme guerres de religions ou par méthode inquisitoriale. Ce qui arrive inévitablement quand on tourne le dos aux conditions de l'intersubjectivité, l'intégrité psychique des subjectivités.

Michela Marzano a montré comment le bordel moderne prend racine dans l'incapacité au dialogue, et développe le meurtre du dialogue comme un feuillage, et Pasolini, les liens entre le fascisme et la part maudite d'Eros. A l'ouvrage de Michela Marzano¹⁷, je ne reproche que quelques tics de langage post-moderne sur lesquels je pourrais faire l'impasse tant l'ouvrage est sensé et bien écrit. J'en relèverai pourtant un seul à cause de son importance dans le sujet qui m'occupe, celui de l'élémentarité, du monisme (et ce qui va de pair, le dualisme, le multitudinisme). Page 26, elle écrit : « Comment y parvenir sans pour autant utiliser une logique binaire et simpliste... ? »

16 L'ordre des prédicats peut être en fait vu de façon plus subtile et complexe. Car une proposition consiste déjà dans l'application d'un prédicat à un nom propre ou à une variable quantifiée. Autrement dit une proposition contiendrait déjà un prédicat du premier ordre de sorte que la quantification des propositions serait du second ordre et les classes de propositions seraient du troisième ordre. Si je dis que la proposition « il n'existe pas de licornes » est vraie, je dis en fait qu'il existe un prédicat L pour lequel il n'existe pas d'argument qui le vérifie :

$$\exists L [\neg \exists x \quad (x \in L)]$$

ceci équivalant à dire que la proposition $p = [\exists x \quad (x \in L)]$ est fautive. Pour alléger cet exposé j'ai renoncé à développer ce point, qui illustre pourtant parfaitement *l'imbrication des niveaux logiques dans la pratique réelle et naturelle* du langage. Il serait intéressant de montrer comment la syntaxe de la langue naturelle gère cette imbrication par des propositions subordonnées, la conjugaison des verbes, etc. Bref il serait temps de rétablir quelques liens entre logique et grammaire, à l'usage de ceux qui connaissent encore au moins l'une ou l'autre.

17 *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Buchet Chastel, 2003

Fort heureusement elle ne s'appesantit pas sur cette question de logique en tant que telle (ce n'est pas son sujet) ce qui lui permet de s'exprimer clairement, c'est-à-dire finalement suivant les canons de la logique classique qui est, qu'on le veuille ou non, « binaire » (je préfère « bivalente¹⁸ »), sauf à s'aventurer dans les logiques polyvalentes, probabilistes et/ou modales ou à renoncer à toute logique... Sa remarque contre la logique binaire a été jetée à la façon des catholiques s'écriant (à la suite de Saint-Augustin) : « mais c'est manichéen ! ». Ce tic de langage n'ajoute rien à son propos, sinon un zeste de confusion.

Le problème avec cette attitude vis à vis de la logique, c'est qu'elle ne conduit ni à une logique plus subtile (la modale par exemple susceptible d'être représentée par un groupe à quatre éléments) ni à un monisme rationnel, objet de la présente recherche mais, le plus souvent, au monisme antilogique de Hegel, le philosophe de la Restauration (et non de la Révolution comme l'ont répété plusieurs générations d'imbéciles post-soixante-huitards). Mais c'est un grief qu'il serait déplacé de faire à Michela Marzano puisque c'est chez Spinoza qu'elle trouve les fondations de sa posture philosophique. Sa recherche en ce sens est plutôt convergente avec la mienne.

Ce qui fonde la possibilité du dialogue, c'est évidemment l'intégrité psychique des êtres qui se rencontrent, ce qui implique une sorte de monisme personnel et subjectif pour chacun, philosophe ou non. La plus petite intersubjectivité ne peut se fonder sans le référent implicite de ce monisme. Bien entendu le dialogue consiste dans la confrontation et ne va pas sans mal pour les incohérences imprégnant les imperfections de tout monisme particulier. C'est ici que *l'école a une responsabilité*, celle de construire et non de démolir l'intégrité individuelle, de placer l'individu devant les conditions où son monisme personnel pourra dialoguer avec le monisme de l'autre. Le critiquer peut-être, non le saboter. Le bordel décrit par Michela Marzano est l'essence d'une société qui a adopté le programme de l'OMS pour ses écoles, l'émergence de générations accoutumées à « l'ignorance et à l'incertitude ». Le problème qu'elle soulève est donc loin d'être limité à la programmation télévisée ou cinématographique, il est celui de la société elle-même. De l'irrésistible épuisement du désir, du triomphe de mentalités néo-fascistes, inquisitoriales, voire du retour des archaïsmes religieux.

C'est aussi pourquoi la confusion sur le point de logique évoqué ci-dessus doit être traité à la racine. On a bien vu, après 1968, comment la critique se désagrège et *se laisse retourner* à soutenir sans en démordre, ce qui ruine méthodologiquement son propos.

18 On parle de logique trivalente quand on admet une possibilité intermédiaire entre vrai et faux, tétravalente lorsque deux cas intermédiaires sont admis. Je parle de logique monovalente (ou de monisme) pour une logique qui explore un monde toujours vrai et de logique « zéro-valente » (ou monisme antilogique) pour une « logique » qui se contredit elle-même, c'est-à-dire l'absence de logique. Le terme binaire a été employé pour une combinaison de deux propositions mais l'usage informatique a généralisé l'emploi du terme « binaire » pour « bivalente ». La logique binaire est la logique *minimale* pour envisager l'erreur, le mensonge, le faux en général. Pour appréhender le problème « simpliste » des futurs contingents et de l'aporie de Diodore... A noter que la logique modale avec quatre opérateurs (tétra-modale) ne se laisse pas réduire à une logique à quatre valeurs de vérité.